

CESARE RIVA, MICHELE BENEDETTO, RAY L
Le triangle des chanteurs de la pierre

Depuis plus de trente ans, l'atelier du sculpteur Michele Benedetto, à Pietrasanta, est situé dans une vieille usine dédiée au travail du marbre. Une pièce étroite et longue qui se jette dans un potager désormais presque incultivé. Cerisiers et nêfles y explosent avec leurs floraisons. Une vigne américaine le submerge de rouge, à chaque été. De candides géométries totémiques sculptées l'entourent, en écimant dehors du vert avec un naturel incroyable. Un endroit si simple et écarté, mais qui, cependant, s'impose comme une synthèse silencieuse entre la spontanéité créatrice de la nature et la rigueur fatigante de l'art.

Adossé au chemin de fer, il arrive que chaque train soudainement en bouleverse le calme, pour après replonger dans un silence étourdi. Pendant le jour, il y persiste le gémissement prolongé des ciseaux pneumatiques. Ils coulent dans les entrailles de la pierre, en jaillissant hors des nuages de poussière. Mais dès que le crépuscule y éteint le chant stridule et assoiffé des cigales, pour combien d'étés, j'ai renouvelé ici le jeune enthousiasme de les revoir. Ces "Trois" chanteurs amoureux de la pierre. Cesare, Michele, Ray, les trois amis inséparables, mes amis. Sous la tonnelle, autour d'une table rustique de marbre.

Je revois leurs visages brunis par le soleil, à peine rafraîchis, se préparer à une agape fraternelle. Les voilà, encore s'échanger des verres savoureux de vin blanc et des projets de beauté partagée. Fendre le cheveu sur une idée. Se railler affectueusement entre eux, ou se moquer des absurdités de notre monde. Pendant que peu à peu, avec douceur, la nuit de la Versilia l'enveloppe, avec ses parfums veloutés de foin frais. Raisonnements, lampées et rires interminables. Les mots descendent si libres, si légers dans l'ombre étoilée. C'est justement le contraire exact de la dureté, patience et fatigue avec qui, pendant le jour, le ciseau a tenté de gagner l'hostilité d'un granit. Ou de conquérir les séduisantes transparences d'un blanc statuaire.

Il y a eu, en effet, comme un profond sentiment à les rendre, pour longtemps, si solidaires dans leur recherche. La pierre est viande du monde. La pierre est silence d'un temps inénarrable cristallisé. La pierre nous précède et nous dépasse. La pierre vit de sa transcendance purifiée. Sculpteur est celui qui sait enlacer la totalité du monde dans la beauté d'un fragment. Celui qui réussit, encore, à y tempérer et à y dévoiler le dessin d'un mystère sacré. Entrailles de la matière révélée dans leur enchantement secret. Sculpteur, c'est celui qui se prodigue au-delà de chaque limite. Afin qu'il ait la possibilité d'incarner l'harmonie éphémère de formes seulement rêvées. Afin qu'il trouve la luisante certitude d'une pierre qui vive au-delà de lui-même.

Au cours des années et pendant de si agréables soirées, combien de fois je les ai entendus, avec polémique, échauffer leurs esprits contre chaque hypothèse de sculpture qui eût la prétention de mettre à zéro n'importe quelle comparaison consciente avec les plus intimes ressources plastiques de la matière choisie. Cette nécessité absolue d'un dialogue passionné et sans fin avec la pierre. Ce n'est pas un cas que ces trois artistes, fils de trois matrices culturelles européennes illustres, au fond si éloignées entre elles (la lumière de la lucanienne, Magna Grèce de Benedetto, l'origine lombarde et comasque de Riva, cet esprit flamand, inventif et observateur de Ray L) abordent à Pietrasanta, chacun aimanté par une analogue passion irrésistible. Des destinées qui se sont croisées, vraiment parce que toujours sollicitées par un objectif plastique précis: faire chanter l'âme la plus secrète de chaque marbre, même si sur des registres différents, mais toujours accordés entre eux.

De ces berceaux mythiques d'origine, en chacun de ces "Trois" s'est perpétuée la nostalgie des anciens savoirs. L'idée d'un faire artistique qui rien ne laisse à la merci du cas ou de toute trouvaille facile. Ainsi, en chacun d'eux, il y a vraiment le "métier" du sculpteur à exiger une extrême tension virtuose. À quel prix et fatigue, avec quelle ténacité, ils ont appris comment chaque matériel joue à cacher ses propres enchantements fabuleux. Mais ce qui diffère entre eux, finalement, ce qui détermine la matrice exacte de leur style, (ce chiffre symbolique et formel qui les distingue et les caractérise) il faut la chercher vraiment là, dans cette manière si personnelle de descendre dans le mystère charnel du corps caché, féminin et pierreux de ce monde. On dirait que, ensemble, ils forment un trio où chacun d'eux joue un instrument différent. Le *bien-aimé*, le *géométrique* et le *jongleur*. Voilà les trois définitions qui mieux, selon moi, définissent les prérogatives de leurs tempéraments poétiques.

Face à l'intransigeante austérité de *Donna Petra*, il y n'a pas de doute que **Cesare Riva** a été celui qui y a joué le rôle le plus ardent et lyrique du *bien-aimé*. Avec une heureuse intuition, il a été précisé comme, dans sa sculpture, *le fini de la forme naît toujours de l'infini de la matière*. Même dans la solennité compacte et synthétique que son illustration déclinée au féminin assume toujours, la matière s'impose sur la forme. La matière panse la forme, l'absorbe et l'intègre dans son mystère. Il lui confère une majesté sacrée. La main de Riva ne s'est pas nourrie seulement de la simplicité renouvelée des nouveaux codes brancusians: à l'égal de certains maîtres comasques du moyen âge, employés dans quelques cathédrales lombardes, il y a en Cesare une attitude avec la pierre qui semble pénétrée par un véritable élan religieux. Souvent mutilés de leur tête, scandés dans le rythme bref qui marque peu de lignes sinueuses, ses corps de femmes déesses débordent d'une énergie plastique mystérieuse, nocturne et lunaire. On le dirait des filles de n'importe quelle civilisation

archaïque, méconnue. Exhumées dans le lit d'un ancien fleuve desséché. Elles reviennent à la lumière comme des graines enterrées dans un désert. Cependant sans jamais briller effrontément, comme il arrive avec les images si extérieurement criées dans nôtre temps. La puissance du bloc d'où elles émergent, dépasse toujours l'humble dessin dans lequel le sculpteur s'essouffle à les circonscrire. Jamais lisse, brut et poreux, son « épannelé de jet » avec lequel il arrondit les surfaces, en module discrètement les ombres, en fait palpiter les volumes, en protège le secret de vie, parce qu'il se préserve intact et puisse continuer à germer.

Le *géométrique*, entendu dans la recherche la plus classique d'une proportion d'or avec laquelle pouvoir mesurer notre expérience du monde, guide, par contre, l'esprit plastique-constructif de **Michele Benedetto**. Dans son oeuvre, en effet, c'est toujours *la rigueur mentale de la forme à s'imposer sur la matière*, en assujettissant l'essence intime, constitutive; et à en révéler l'éclat secret dans une explosion solaire de joie. Comme depuis longtemps je vais soutenant, face à sa sculpture, que ce n'est pas de pures formes abstraites qu'on doit parler. Par contre, nous nous trouvons devant des présences mythiques sur lesquelles une mémoire décantatrice opère toujours une sévère réduction eidétique. Une mise entre parenthèse de ce que le regard perçoit ou que la mémoire retient; et dont le « précipité » sert à l'esprit pour extraire la proportion admirable des figures géométriques essentiels à en exalter la luminosité. Ce que le sculpteur se fixe alors de nous rendre dynamiquement "explosif", dans sa transparence plus immédiate, c'est la beauté d'un ordre du Cosmos ou du « vécu » qui échappent à notre perception. Totem, étoiles, stèles, familles de personnages ancestraux se dressent devant nous, dans leur archaïsme le plus élémentaire, mais aussi soumis au bonheur mental de ces radieuses géométries. Polies, cirées ou contracturées, scandées par de nettes arêtes, les surfaces finissent, ainsi, pour exalter un dialogue harmonieux entre les proportions et la lumière.

À compléter les ressources poétiques de ce Trio, voilà en fin l'habileté incantatoire de **Ray L**, le *jongleur*. Dans les raffinées inventions de sa sculpture, *la matière doit, en effet, se plier toujours aux règles différentes et secrètes* d'un jeu de prestige inattendu. Pendant sa première jeunesse artistique, Ray L comme ébéniste, a expérimenté cette douceur conciliante des bois sous la gouge. Et, par rapport à la marqueterie, il semble qu'il ait entraîné en soi la grâce de la broderie. Donc, même dans la pierre, il se confie à l'agilité « scripturaire » d'un signe qui détermine formes et surfaces. Plus que nous révéler son intime beauté, le matériel choisi est obligé à se transmuter en subissant, petit à petit, le sortilège auquel la forme le soumet. Dans son oeuvre nous assistons, ainsi, au dépliement d'un profond concentré d'émotions. Mémoire stratifiée qui trouve, sous le ciseau, la voie la plus agile pour être évoquée et revenir à la lumière. Pour nous en rendre compte, il suffit de regarder la série raffinée des *Evolutions* où l'invention plastique est

confiée au « *se dérouler/s'enrouler* », tout simplement au divertissement du « *plein/vide* » d'une colonne-spirale. De quelle splendide manière l'ombre et la lumière, l'oeil et la main passent le long des surfaces qui se déplient selon des variations tactiles minimales ! Presque sans s'en apercevoir, ils passent à travers ces élégantes sonorités perceptives. La matière enchantée ne sait plus si elle appartient encore à son être ici, ou si par contre elle ne s'est pas déjà poussée vers un Au-delà infini et inconnu...

Comme il est déjà arrivé au *bien-aimé*, l'ami Cesare Riva. Idéalement, même dans les prochains soirs d'été, ce Trio qui a fait chanter la pierre, reviendra à se réunir autour de la grande table de marbre sous tonnelle. Derrière le plongeon qui laisse chaque train, il boira le souffle de l'éloignement.

Pietrasanta, *le 14 mai 2007.*

GIUSEPPE CORDONI